

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer ;
et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans
cesse,

Pirouéter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien sot ?

MONDOR.

Qui ?

L I S E T T E.

Le trait certe est piquant ;

MONDOR.

Quel ?

L I S E T T E.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui ?
L'amant de Lucile,

Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille,
Dorante.

MONDOR.

Eh bien ! Dorante ?

L I S E T T E.

Il nous a vus de loin ;

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi ; l'un vaut l'autre ; et sur tout son
destin

Semblant te mettre exprès une lettre à la main :
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il
pétille ;

Il se glise, et nous suit le long de la charmille :
Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours ;
Dieu sait si le ceryeau de plus en plus lui tinte !

Tant

Tant qu'enfin je le plante , au fond du Laby-
rinthe ,
Où le pauvre jaloux , pour long-tems en défaut ,
Peste et jure , je crois , maintenant , comme il
faut .

Je ferois encor pis , si je pouvois pis faire .
De ces cœurs défiant l'espèce atrabilaire
Ressemble , je le vois , aux chevaux ombrageux ;
Il faux les aguerrir , pour venir à bout d'eux .

M O N D O R .

Oh parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître !
Au contraire , il se livre aux gens , sans les con-
noître ;

Et présume assez bien de soi-même et d'autrui ,
Pour se croire adoré , sans que l'on songe à lui .
Du reste , sait-il bien se tirer d'une affaire ?

L I S E T T E .

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire ,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et , pour un bel-esprit , qu'il est franc du colier .

M O N D O R .

Il n'est sorte de gloire , à laquelle il ne coure .
Le bel-esprit en nous n'exclud pas la bravoure .
D'ailleurs , ne dit-on pas , telles gens , tel Patron ;
Et dès que je le sers , peut-il être un poltron ?

L I S E T T E .

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante !
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante !

106 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse ?

M O N D O R.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que, malgré toi, mon maître le sup-
plante.

Car étant né Poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu, déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante, il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,

Et dont l'entêtement croît de jour en jour.
 Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
 S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
 Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
 Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
 A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
 J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat.
 D'une tendre faveur, le cœur encor lui bat.
 Lucile s'est émue; et c'est pour lui, te dis-je.
 Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
 Depuis, il se sont même entretenus long-tems;
 Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents,
 Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage,
 Ma présence équivoque a ramené l'orage;
 Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
 Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

M O N D O R.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
 Songe donc qu'elle porte un Poëte et sa fortune.
 Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
 Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.
 De ce coup décisif l'instant fatal approche.
 L'Amour m'arrache un tems que l'honneur me
 reproche.

Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
 Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

L I S E T T E.

TELLE gloire le peut couronner.. J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; et mettons nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

F R A N C A L E U ,

A Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle et je défends cela
Tout net ! entendez-vous, ma fille ?

L I S E T T E.

Se tournant et faisant la révérence.

Oui, mon père.

F R A N C A L E U .

Ah!

C'est toi, Lisette ?

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici
Que bien d'autres , tantôt , s'y tromperont aussi.

F R A N C A L E U , à *Damis*.

Admirez , en effet , comme elle lui ressemble !

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on ?

F R A N C A L E U.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant , va chercher ta maîtresse , et l'in-
truis

Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison , maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

S C È N E I V.

F R A N C A L E U , D A M I S.

F R A N C A L E U.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait
querelle ?

D A M I S.

Sur un mal entendu, pour une bagatelle.

F R A N C A L E U.

Ce procédé l'exclud du rang de vos amis !

D A M I S

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

F R A N C A L E U.

Ce que j'apprends encor, lui fait bien moins
d'honneur.

D A M I S.

Quoi donc ?

F R A N C A L E U.

Qu'il est le fils d'un maudit Chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute
outrance.

Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce Plaideur, est si grand,
Que je puis, à bon droit, hair jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sottte pàperasse ;
Et sans le tems, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

D A M I S.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au Procès,

Et conclue, avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon-sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque
au point,
Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit
point.

Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue.
A propos; ce Bon-homme avec qui vous jouez,
Plait-il? Que vous ensemble. Excellent! Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayiez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'earôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons - en donc parti, tandis qu'à nous com-
plaire,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

D A M I S.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez, c'est un affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

F R A N C A L E U.

Que vous.

D A M I S.

Par où ! Daignez m'en éclaircir.

F R A N C A L E U.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon
office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;
 Et , passant du mensonge à la sottise extrême ,
 En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.
 Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
 Un Poëte , à la Cour , est de bien mince aloi.
 Des superfluités il est la plus futile :
 On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
 Ou si , vers l'agréable ou penche quelquefois ,
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
 Et là , comme autre part , les sens entraînant
 l'homme ,

Minerve est éconduite , et Vénus a la pomme.
 Ainsi , je n'oserois vous promettre pour lui ,
 Sur un crédit si frêle , un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole , en ce cas , sera bien mal gardée :
 Car je comptois sur vous , quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quois'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ,
 Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce ,
 Et ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il
 fasse.

114 *La Métromanie,*

D A M I S, *vivement.*

Oh, je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

F R A N C A L E U, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez ! Parbleu, j'admire ma sottise !

D A M I S, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

F R A N C A L E U.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

D A M I S.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît !

F R A N C A L E U.

Et pourquoi ?

D A M I S.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

F R A N C A L E U.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

D A M I S.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

F R A N C A L E U.

Songez donc que ce soir il aura mon billet :
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

D A M I S.

Mon Dieu, laissez-moi faire ! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,

Si votre homme ce soir, ce soir même est content ?

FRANCALEU.

Ce soir ! Ah, sur ce pied je n'ai plus rien à dire.

Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,

Qu'à ce pauvre Neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié.

Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,

Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un Fou sera la cause.

Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le Libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez ; mais je parle en Père de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la pièce . . .

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois ;
Mais,

Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre
histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Vous n'avez plus d'Acteurs ni d'Auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Tout défile et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale !

L I S E T T E.

Oui, pour avoir appris

Que ce soir on y joue une pièce nouvelle
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j'en suis !

L I S E T T E.

L'heure presse ; et tous ont décampé,

Comptant se retrouver ici pour le souper.

D A M I S.

Quelle rage. A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.

Tome II.

L

118 *La Métromanie,*

Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.

Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

F R A N C A L E U.

Adieu donc: Demeurez, Monsieur de l'Empirée;
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

D A M I S, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

UN peu de hardiesse !
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.

(Haut.)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.

Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine :

Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

120 *La Métromanie,*

D A M I S.

Et ce grand connoisseur dont le goût est si fin..

L I S E T T E.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

D A M I S.

Je voudrois bien savoir, sur quelle conjecture ?

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier chez lui, l'Auteur en fit lecture.

D A M I S.

Chez lui ! L'Auteur ! Hier !

L I S E T T E.

Oui. Qu'a donc ce discours ?

D A M I S.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours !

L I S E T T E, *à part.*

Je le tiens.

D A M I S.

C'est Alcippe ! Oh ! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant Personnage,
Qui raisonne au hasard, de nous et de nos vers,
Et pour, ou contre nous, prévient tout l'univers.
Cela fait ses Foyers, sa Ville, ses provinces,
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des Princes ;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le Livre des Destins s'emplit sous sa dictée.

Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

L I S E T T E.

Non, Monsieur ; c'est vous même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois ; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

D A M I S, *la retenant.*

Lisette !

L I S E T T E.

Hé bien ?

D A M I S.

De grâce !... Étourdi que je suis !

L I S E T T E.

Que voulez-vous de moi ?

D A M I S.

Du secret.

L I S E T T E.

Je ne puis.

D A M I S.

Quelques jours seulement !

L I S E T T E.

Cela n'est pas possible.

D A M I S.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
 Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
 En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

L I S E T T E.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
 D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.
 Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
 Si vous réussissez, je consens de me taire.
 Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

D A M I S.

Et je n'en veux pas plus: car je réussirai.

L I S E T T E.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me taira.
 (*Dorantc, du fond du Théâtre, les voit et les écoute.*)

D A M I S, *baisant les mains de Lisette.*
 Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
 Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas*, appercevant Dorante, et
lui tournant brusquement le dos.

LE jaloux nous surprend; le voilà furieux:
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.
DORANTE, *se tenant à trois pas derrière elle.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du
monde.

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir;
Mais, ce que l'on auroit de la peine à compren-
dre,

C'est que cette promesse est si douce et si ten-
dre,

Reçue à la même heure, et presque au même
lieu,

Mot-à-mot dans ma bouche ait mis le même
adieu.

Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame; adieu! ne vous flattez jamais

124 *La Métromanie,*

Que je vous aie aimée autant que je vous hais !

Il fait quelques pas pour s'en aller.

L I S E T T E , *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie :

Car il va revenir.

Elle s'assied à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

D O R A N T E , *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.*

Monstre de perfidie.

Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé, presque au point de me plaindre !

Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire en paroissant prête à verser des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon Père, ou de mes jours,
A l'asyle où j'étois, je consacre le cours !
Quels étoient vos desseins ? Répondez - moi,
cruelle !

Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,

Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre
un ?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !

Mais, hélas ! malgré moi la vérité m'éclaire.

Ce Rival, dès long-tems, est le Rival aimé.

C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;

Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,

Quand vous me promettiez bien plus que l'amour
n'ose,

C'est que de votre Amant vous protégez les
jours,

Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.

Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée,

Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;

J'attaquois devant vous le Traître en arrivant,

Si je n'eusse voulu jouir auparavant

De la confusion qui vous ferme la bouche !

Que ma plainte à présent vous révolte ou vous
touche ;

Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé.

Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé ?

L I S E T T E, *effrayée.*

Dorante !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-
t-elle ?

126 *La Métromanie,*

N'importe: je l'adore; écoutons-là. Parlez.

(*Se rapprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.

Rejetons le passé sur l'inexpérience:

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper.

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Ah! Lucilé! Ai-je pu si-tôt perdre le vôtre?

Vous me haïssez!

L I S E T T E, *tendrement.*

Non.

D O R A N T E.

Vous en aimez un autre!

L I S E T T E.

Eh non!

D O R A N T E.

Vous m'aimez donc?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

M'y fierai-je?

L I S E T T E.

Hélas!

D O R A N T E.

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas

Quel'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,

Souvent est moins un crime au fond qu'une foï-

biesse,

Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.

Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;

Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;

C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *sans mettre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.

DORANTE.

(*Se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.*)

C'est assez! mon ame satisfaite....

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*

VEILLÉ-JE ou non? Dorante aux genoux de
Lisette!

LISETTE, *baissant enfin l'éventail et se levant.*

Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.

(*A Dorante.*)

On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre
tour;

Songez à bien jouer le rôle que je quitte:

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.

Enfin concevez, - vous combien vous vous trompiez ?

D O R A N T E.

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

L I S E T T E.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,

Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

D O R A N T E.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

L I S E T T E.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

L U C I L E.

Eh quoi ! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, passaient vos espérances,

Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours ;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

D O R A N T E.

Avant que, sur ce ton, vous le preniez vous-même,

Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,

Souffrez

Souffrez qu'on vous instruisse ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon Rival....

LUCILE.

Oui , j'ai tort de me plaindre !
En effet , ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait , trop naïf et trop prompt ,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice ,
Cette justice même aussi nous désunisse ,
Et rompe , entre nous deux , un nœud mal assorti
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous , de grâce ! encore un coup ,
Madame ,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme ;
Croyez , si j'eusse pu ne me pas alarmer ,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix. . . .

LUCILE.

Depuis quand , je vous prie ,
N'est-on digne d'aimer , qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.

Juste sujet pour moi , de crainte et de rupture !

Tome II.

M

130 *La Métromanie,*

J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

D O R A N T E.

Mais ayez la bonté...

L U C I L E.

Ma bonté m'a trahie!

Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai crue; et toi seule tu m'as...

L I S E T T E, à *Dorante*, voyant pleurer *Lucile*.
N'avez-vous point de honte?

D O R A N T E.

Eh! ne m'accable pas!

Tu sais mon innocence. Appaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'Amour est défiant, quand l'Amour est extrême.

L U C I L E.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre Idylle, ouvrage séducteur,

Où votre esprit se montre, et non pas votre
cœur.

D O R A N T E.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me
presse.

Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces Écrits, source de votre
estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas
de moi.

L U C I L E.

Ils ne sont pas de vous!

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Le sot homme!

L U C I L E.

Quoi?....

D O R A N T E.

Laisant lire, il est vrai, dans le fond de mon
ame,

J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.

Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!

Et que le bel esprit est loin du sentiment!

Mais cet Art vous amuse; il a fallu vous plaire,

132 *La Métromanie,*

Laisser dire des riens , sentir mieux et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la
même.

Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente , et je ne le suis plus ;
Et je sens que , sans vous , je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous
adore ,

Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Trève de beaux discours ! il est tems que j'y
pense.

De par Monsieur , exprèsse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez , Madame , je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

D O R A N T E.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

L U C I L E.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à
craindre.

Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

S C È N E I X.

D O R A N T E, L I S E T T E.

D O R A N T E.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

L I S E T T E.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit, tantôt, d'être écouté.

D O R A N T E.

Oui, j'ai tort, je l'avoue, à présent il peut lire;
Je l'écoute : ou plutôt, sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui
plaira,

De me couper la gorge avec qui le niera.

L I S E T T E.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.

154 *La Métromanie,*

Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre et des payvres Auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs promesses,
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

D O R A N T E.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un,
j'en sais trois.

L I S E T T E.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se jouera faire éclater l'orage.
La Pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'om-
brage.

Le Père de Lucile y vient d'aller...

D O R A N T E.

Tu veux...

L I S E T T E.

Ah ! j'en serois d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui : car, à votre Père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère ;
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait ; rien ne l'arrête :

Il lui donne sa fille, et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle, à ce que tu conseilles!

S C È N E X.

L I S E T T E, *seule.*

A H, ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air
humain,

Vous endormez les gens; vous écrivez sous
main;

Vous avez du manége; et votre esprit superbe
Croit, déjà sous le pied, nous avoir coupé
l'herbe!

Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous saurez alors quel est notre marché.